L'Abbé HENRI DeFOY

JÉSUS ET L'OUVRIER

DISCOURS PRONONCÉ

A L'ÉGLISE ST-SAUVEUR, QUÉBEC

FÊTE DU TRAVAIL

4 SEPTEMBRE 1893

Nonne hic est faber ?
N'est-il pas un ouvrier ?
Marc VI, 3.



QUÉBEC
LÉGER BROUSSEAU, Imprimeur
11 & 13.—RUE BUADE,—11 & 13

1893

L'Abbé HENRI DeFOY

JÉSUS ET L'OUVRIER

DISCOURS PRONONCÉ

A L'ÉGLISE ST-SAUVEUR, QUÉBEC

FÊTE DU TRAVAIL

4 SEPTEMBRE 1893

Nonne hic est faber ?
N'est-il pas un ouvrier ?
MARC VI, 3.



QUÉBEC
LÉGER BROUSSEAU, Imprimeur
11 & 13.—RUE BUADE,—11 & 13
1893

Imprimatur :

† L.-N. Arch. de Cyrène.

Coadjuteur de Son Eminence le Card. Taschereau.

JESUS ET L'OUVRIER

Nonne hic est faber ?
N'est-il pas un ouvrier ?
MARC, VI, 3.

MES FRÈRES OUVRIERS,

L'Eglise ne condamne pas ces immenses assemblées qui vous réunissent ; au contraire, elle les bénit. Le Souverain Pontife glorieusement régnant a consacré aux congrès ouvriers de belles pages d'une immortelle Lettre encyclique ; il se réjouit de leur existence, trace les moyens d'atteindre leur but et fait des vœux pour leur succès. Oh ! que son âme serait comblée de bonheur, s'il assistait à cette magnifique démonstration des ouvriers de Québec et de tant d'autres accourus de divers points du Canada pour traiter la grande question de leur condition, mais avant tout venant dans la prière eucharistique s'abreuver de sagesse et de force ! En son nom, je vous souhaite la bienvenue.

Toutefois, le dirai-je ? le nom donné à cette fête n'exprime pas entièrement le sentiment de l'Eglise. Sans doute, elle comprend que la *Fête du Travail* est un hommage que vous rendez à l'état honorable qui est le vôtre, elle applaudit ; mais, elle est du ciel, elle veut tout rapporter au ciel, ce qui est matériel devient spirituel à son contact. Aussi, à ses yeux, le travail n'est pas seulement un moyen naturel de sustenter une vie périssable, non, il est plutôt un degré pour arriver à la vie éternelle qui est le terme de l'homme.

C'est en vue de cette fin qu'interrogeant son esprit et son cœur, elle choisit pour les ouvriers un Patron portant tous les caractères et toutes les vertus du travail.

Patron a deux sens : par son étymologie il signifie *père*, et par le caprice de la langue *modèle*. Quel est donc le père du travail ? Quel est le modèle du travail ? En d'autres termes, quel est le Patron de l'ouvrier ? Ah ! je réponds avec le peuple juif émerveillé des œuvres de Jésus : *Nonne hic est faber ?* N'est-il pas un ouvrier ? Le voici Celui que l'Eglise chante dans ses hymnes sous le titre de *patrator orbis*, père de l'univers, le voici Celui qu'elle offre sans cesse à notre imitation, *fac secundum exemplar*, [1] faites selon votre modèle, le voici, considérez-le, considérez-le non pas créant des mondes, multipliant les êtres, mais apparaissant aux hommes comme un simple travailleur, un charpentier tirant de l'ouvrage de ses mains le soutien d'une vie pauvre.

Ouvriers, quel honneur pour vous de compter dans la lignée de Celui que l'Eglise appelle encore *fabricator mundi*, le fabricateur du monde ! Quel encouragement naît de la contemplation du divin Sauveur pratiquant toutes les vertus qui donnent tant de prix au travail !

Voilà deux pensées pleines d'enseignements. Méditons-les, et, personnifiant le travail en Jésus, fiers de votre Patron, fiers d'être les compagnons de ses labeurs, vous publierez que ce jour est la fête de Jésus-Ouvrier.

1—Exod. xxv, 40.

I. Jésus honore l'ouvrier.

Lorsque Dieu investit solennellement l'homme de sa souveraineté terrestre par ces paroles : *subjicite, dominamini,* [1] régnez, il ne le fit pas roi-fainéant, il le couronna roi-ouvrier. C'est la Genèse qui indique clairement le dessein du Seigneur et le devoir du monarque : " L'homme fut placé dans le paradis de délices, afin qu'il travaillât, *ut operaretur* ". [2] Mais, alors le travail était un honneur ; il était un honneur parce qu'il prolongeait pour ainsi dire le travail du Créateur, il était un honneur parce que l'homme mettait en opération les nobles facultés qui le distinguent des autres êtres, il était un honneur parce que toutes les créatures allaient au devant de ses désirs, se courbaient sous ses mains royales et concouraient à son bonheur.

Hélas ! le péché a tout changé. L'homme en prévariquant a été renversé du haut rang où le Créateur l'avait placé, il est devenu un roi déchu, d'homme de travail il a été fait homme de peine. Il s'était élevé par un orgueil insensé qui convoitait la ressemblance de Dieu et foulait aux pieds les ordres du Maître, il fut terrassé sous la malédiction du ciel, comme le chêne qui touche la nue est réduit en poudre sous les traits de la foudre. Le travail fut le châtiment du coupable, le travail qui resplendissait sur son front de tant de dignité, perdit ses rayons et le rendit un obscur ouvrier. Quel esclave a jamais entendu condamnation plus humiliante que celle qui tomba sur la tête de l'homme après son crime : *In sudore vultus tui vesceris pane,* tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage ?

Le voici donc condamné aux travaux forcés. Que le roi de la création a fait une chute profonde ! Son sceptre s'est

1—Gen., I, 28.
2—Id., II, 15.

transformé en un vil outil, sa couronne a fait place à d'abondantes sueurs.

Il est dépouillé de son royaume, la terre est désormais rebelle, déjà s'est réalisée cette menace : " La terre sera maudite à cause de ce que tu as fait, et tu n'en tireras de quoi t'en nourrir qu'avec beaucoup de travail, *in laboribus.* Elle te produira des épines et des ronces ".[1] Ses sujets l'abandonnent et fuient loin de lui. Qu'il n'attende plus rien, comme auparavant, de la docilité de la bête, elle a peur de ce dominateur insupportable, et malheur à sa vie, si elle tourne contre lui une dent cruelle ! Il est vrai, c'est de sa chair qu'il prendra sa nourriture, Dieu le lui permet ; mais, que de courses à faire ! que de combats à livrer ! Ici, le travail exténue ses membres.

Les êtres inanimés lui refusent obéissance ; que de résistances ils opposent à ses efforts ! Sans doute, la pierre s'élèvera en monuments superbes, le fer sortira des entrailles de la terre, le bois recevra toutes les formes ; mais, qui comptera les coups portés de sa main débile ? Les sillons qui creusent son front nous disent toute l'énergie, toute la constance de son travail, et aussi toutes les difficultés qu'il a rencontrées dans l'exécution de ses desseins.

De plus, l'homme trouve en lui-même une grande opposition à sa souveraineté. Ses forces s'épuisent bientôt, et le trahissent au milieu de l'œuvre : il la laisse à demi achevée. Quel artiste à jamais dit devant son ouvrage : C'est l'idéal que je rêvais ? S'il en est qui se sont approchés d'une certaine perfection, leurs figures pâles et amaigries donnent la mesure de leurs labeurs.

Que dis-je ? L'homme n'a pas seulement affaire à des sujets insoumis, il subit encore de la part d'ennemis nombreux les plus grands dommages. Combien de fois ses œuvres ont péri par l'écroûlement de la terre ! Combien de fois la mer a emporté dans ses flots des travaux gigantesques ! Les vents

1—Gen., III, 17 et suiv.

tempêtueux n'ont-ils pas renversé ce qu'il croyait avoir solidement assis? Les accidents de toutes sortes multiplient leurs ravages ; l'ouvrier voit le matin l'ouvrage de la veille à moitié détruit. Il n'y a pas jusqu'au temps qui ne répande la ruine sur ce qui a coûté des années de peines.

Oui, le travail est une source intarissable d'angoisses, de déceptions, de tribulations, de fatigues et de maladies, il coule en un fleuve de sueurs et de larmes, il conduit à l'océan où vont aboutir les générations : la mort est l'issue d'une vie de labeurs. Disons avec un grand orateur : dans la distribution des croix, l'ouvrier a été largement partagé.

Voilà, Mes Frères, jusqu'à quel point le péché a humilié l'homme, voilà comment le travail est devenu un véritable châtiment. Est-il possible que le roi se tienne toujours au pied du trône ? N'y remontera-t-il jamais ? Courage, Ouvriers du monde, le divin Sauveur vous rétablira en dignité.

Jésus est venu sur la terre tout relever. La chair s'était abaissée dans l'iniquité ; il l'a élevée jusqu'à s'en servir comme de l'enveloppe de sa divinité. Quelle gloire rejaillit sur elle de l'Incarnation si sublimement décrite par ces mots de l'Apôtre : *Verbum caro factum est.* En se faisant chair le Verbe a répandu sur le corps humain un éclat divin.

Le travailleur était descendu bien bas. Courbé sous la malédiction qui l'avait proscrit du jardin de délices, il était attaché à la glèbe. Honneur à lui ! Jésus le redresse, il atteste que le travail est digne d'un Dieu, le Verbe se fait ouvrier, *Verbum faber factum est.*

Sur les flancs d'une modeste cabane de Nazareth s'appuie un pauvre appentis. Entrons. Les outils accrochés aux murailles, un établi dressé à peu de frais, de grosses pièces de bois jetées çà et là annoncent l'échoppe d'un menuisier. L'ouvrier est à l'œuvre. Il n'est pas seul ; un jeune homme se tient à ses côtés et lui donne l'aide de ses mains inexpérimentées. Tous deux chargent leurs épaules de madriers encore bruts, tous deux manient tour à tour la hache, la scie, le rabot. De cet atelier, au rapport de Justin, sortent toutes

espèces d'ouvrages en bois, des charrues, des jougs, des balances. [1]

Joseph connaît la loi : " Au père, disent les Talmud, incombe la tâche d'enseigner un état à son fils," et il s'applique à communiquer au sien tous les secrets de son métier. Il n'a pas besoin de lui rappeler son devoir ; Jésus accepte avec amour toutes les exigences de son état. Scène admirable où Celui que l'Eglise proclame " l'auteur et le fabricateur du monde" se fait le docile apprenti d'un humble ouvrier !

Quoi ! le Verbe qui " a commandé et tout a été créé," éprouve aujourd'hui les difficultés du travail ! Le Fils de Dieu qui pourrait jouir en paix des ineffables voluptés du ciel, se plaît dans les longs et pénibles labeurs d'un pauvre atelier ! Le Descendant de la race royale de David qui pourrait attirer à ses pieds les rois et les peuples et recevoir en hommage l'or et l'argent du monde, n'est connu que sous le nom d'ouvrier, de fils de l'ouvrier Joseph : *Nonne hic est faber, Nonne hic est fabri filius !* [2]

Quels abaissements de tant de grandeur, et quel relèvement de tant de bassesse ! Dieu s'incline et embrasse le travail ; mais, c'est pour le grandir de toute sa hauteur. Désormais plus de déshonneur attaché à la peine de l'ouvrier. Comme Jésus a sanctifié tout ce qu'il touchait, par son contact il a couvert l'outil d'un rayonnement imposant.

Assurément l'homme n'est pas entré dans ses droits primitifs, la création lui oppose encore des résistances ; mais, depuis Nazareth, il est devenu un roi conquérant, le travail autrefois un instrument d'esclavage s'est transformé en une arme par laquelle il se rend maître de la matière. D'ailleurs, voyez quel changement Jésus a opéré dans l'estime que l'on fait du travail de peine.

Comment ce travail était-il considéré à l'époque où vint le Sauveur ? Il était écrasé sous un souverain mépris, rejeté

1—Dialogues avec Tryphon. Ch. I.

2—Matth. XIII. 55.

d'une universelle réprobation, la naissance, la nécessité, ou la punition légale seule l'imposait. L'ouvrier était au bas de l'échelle sociale. Les grands génies de la Grèce, Platon et Aristote, n'ont pas hésité, dans leurs ouvrages politiques, à écrire que le travail manuel était indigne d'un homme libre, [1] et les citoyens possesseurs de leurs droits en passaient les instruments aux esclaves, [2] ils craignaient de profaner leurs mains dans un usage au-dessous de leur condition.

Les Romains regardaient, avec Cicéron, [3] les ouvriers comme des barbares, des gens de rien, et croyaient que celui qui veut être entouré du respect de ses concitoyens doit mener une vie oisive et n'être pas obligé de travailler pour vivre. Ils ne criaient pas, comme nos ouvriers d'aujourd'hui : du travail ! du travail ! Non, ils n'avaient sur les lèvres que deux demandes : du pain et des jeux ! *panem et circenses !* du pain pour nourrir leur mollesse, des jeux pour distraire l'ennui de leur paresse, du pain pétri par des mains qu'ils couvraient d'ignominie, des jeux où ceux qu'ils méprisaient expiraient dans leur sang.

Par toute la terre où triomphait le paganisme, la même antipathie accablait la classe travailleuse, l'ouvrier était traité comme une bête de somme, il n'était retiré de l'*ergastulum* où il vivait couché dans la misère, que pour livrer son corps à des travaux durs et ingrats, sous la verge d'un esclave un peu moins méprisé.

Hélas ! de nos jours, là où le Christianisme n'a pas relevé ce qui était abaissé, là où il n'a pas tressé les liens de la charité, l'ouvrier est sans honneur, ses épaules ploient sous une lourde charge imposée par des maîtres qui le considèrent à peine comme un homme, et lui jettent une nourriture insuffisante à la réparation de ses forces dont ils abusent. N'est-ce pas l'état de l'Arabe ?

1—Platon, *de la République*, 2. Aristote, *Politique*, 3, III.
2—Politique, 2.
3—Quest. Tusc, V, 36.

Béni soit Jésus ! De l'atelier de Nazareth est sorti un souffle divin qui a dissipé tous les préjugés du paganisme. L'estime des hommes est désormais acquise aux ouvriers ; toutes les pensées de la société se concentrent sur les moyens de leur rendre la vie facile et heureuse. Les gouvernements étudient les systèmes qui améliorent leur condition. Plus d'exclusion, l'ouvrier est un citoyen, il prend part à l'administration du pays, il préside quelquefois aux conseils de l'Etat.

Le moyen-âge a vu de hauts et puissants seigneurs endosser le froc monastique et se condamner au travail des mains pour honorer la vie laborieuse et cachée de Jésus. L'un d'eux, le comte Ermanfroy, ne rencontrait jamais un homme des champs ou un manouvrier sans se sentir profondément touché, il lui semblait être en présence du Dieu de Nazareth. Il allait à lui, lui prenait les mains avec respect, les baisait et les arrosait de ses larmes. Les âmes chrétiennes sont animées des mêmes sentiments, je dis surtout les âmes ouvertes aux charitables enseignements de l'Eglise.

Possédée de l'Esprit de son divin Fondateur, l'Eglise continue son œuvre d'affranchissement, elle met en lumière ce qui ne doit pas être dans l'obscurité, elle honore ce qui est plein de dignité. Grâce aux corporations que, dans des temps qu'on appelle à tort barbares, elle avait formées, l'ouvrier était fort et jouissait du respect de la société. Il est vrai, comme le remarque Léon XIII dans son Encyclique, " le dernier siècle a détruit, sans rien leur substituer, les corporations anciennes qui étaient pour les classes inférieures une protection "; mais, le même Pontife est au poste de la défense, selon l'expression de l'illustre orateur des Cercles Catholiques, [1] il est le *Pape des ouvriers*. Son admirable Lettre "*sur la condition des ouvriers*" a largement ouvert son cœur et montré quels trésors d'affection il leur porte, elle sert de

1—Le Comte de Mun.

guide aux hommes d'Etat occupés à chercher la solution de ce problème important. Il a frappé le coup fatal à l'esclavage, et ainsi que de travailleurs lui doivent de manger le pain de la liberté ! Gloire et reconnaissance à Léon XIII ! Ouvriers, que son nom soit doux à votre bouche, comme celui d'un père à des enfants comblés de biens !

Oh ! oui, marchez la tête haute, l'Eglise applaudit à votre passage, elle voit en vous les compagnons de peine du divin Sauveur. Ne rougissez pas, vous dit-elle, d'un travail que Jésus s'est imposé, soyez plutôt fiers de partager ses fatigues et même ses humiliations. Aux rois, aux grands, aux puissants, aux riches, aux hommes de faste et de loisirs, dites avec un légitime orgueil : Mon Dieu n'a pas voulu vous ressembler ; mais, avec moi et pour moi il s'est fait ouvrier. A moi trente ans de sa vie.

Cependant, Ouvriers, n'oubliez pas que si Jésus vous honore en embrassant votre état, il vous invite à tirer de la contemplation de ses travaux le courage de résister à toutes les épreuves et la force de rester au rang où il vous a élevés.

II. Jésus encourage l'ouvrier.

La première vertu que l'ouvrier est obligé de pratiquer est l'obéissance. C'est l'ordre dans l'atelier qui l'exige, il faut une tête qui conçoive l'entreprise, une main qui imprime tous les mouvements qui l'accomplissent. La beauté de l'univers ressort de l'harmonie des êtres unis dans l'exécution de la volonté de la Providence. Quelle confusion, quel désordre offrirait la nature si chacun ne suivait que sa propre inclination ! Seul l'homme, au détriment de ses intérêts, ne parait pas le comprendre ; il n'aime pas être commandé, il se dresse de toute sa grandeur au plus petit ordre, il se révolte contre l'autorité. Serait-ce parce qu'il a conscience de sa dignité ? Ne serait pas plutôt parce qu'il est mû par l'orgueil ? Disons que c'est l'un et l'autre.

Ouvriers, vous vivez continuellement dans la dépendance, quelques-uns, hélas ! dans la servitude. Le matin, une autre volonté nous impose un travail fatiguant, quelquefois rebutant ; toute la journée, un œil impérieux nous observe, et le soir ne nous ouvre les portes de l'atelier qu'après que vos heures, vos minutes ont été comptées. Encore si les ordres partaient d'une bouche amie ; mais, non, la charité n'est pas toujours le fond du cœur du chef. Ah ! il vous est arrivé de sentir bouillonner la colère dans vos veines, vous vous êtes vus sous le coup d'une injustice, et, si vous n'avez contenu les saillies de la nature, vous avez murmuré, vous vous êtes levés dans une grande fierté, vous avez crié : Je ne servirai pas.

Prenez garde, c'est le mot de l'orgueil. Il faut lui opposer le mot de l'humilité, ce mot que l'Evangile rapporte de Notre-Seigneur : *erat subditus*, [1] il était obéissant : voilà le trait qui résume trente ans de travail.

1—Luc, II, 51.

Pourtant, il a, lui aussi, le sentiment de sa dignité. Il est Dieu : les anges se tiennent à ses pieds et déploient leurs ailes au signe de la pensée. Il est le Roi des rois, le Maître des dominateurs, *Rex regum*, *Dominus dominantium :* que sont les princes de la terre sinon les exécuteurs de ses œuvres ? Du sommet des cieux jusqu'au plus profond des abîmes, les êtres animés et inanimés suivent l'impulsion imprimée par son doigt magistral. Et voyez-le sous le chaume de Nazareth, *subditus*, il est obéissant, obéissant à Dieu son Père qui l'envoie, obéissant à Marie et à Joseph qui exercent sur lui les droits de paternité divine dont le ciel les a gratifiés, obéissant aux riches dans les commandes qu'il reçoit, obéissant à la matière qui résiste à ses efforts, qui ne plie qu'après des heures d'un travail opiniâtre.

Que ne fait-il pas pour rendre plus facile le commandement qu'on lui porte ? La sagesse divine remplit son âme et la grâce y épuise tous ses dons, *plenus sapientiâ, et gratia Dei erat in illo* [1] ; mais, il jette un voile sur ses perfections, il craint qu'elles ne soient une gêne à l'autorité de ceux à qui il doit soumission, il craint qu'elles ne lui donnent plutôt l'ascendant d'un maître : c'est pourquoi il aime mieux croître et se fortifier comme croissent et se fortifient les enfants, *puer autem crescebat et confortabatur.*

Il ne fait pas de partage dans son obéissance, il accomplit ce qu'on lui commande sans exception, il descend jusqu'aux plus humbles offices. On montre à Nazareth la fontaine où il allait puiser de l'eau, car " Notre-Dame, dit saint Bonaventure, n'avait pas d'autre serviteur que lui ".

Compagnons de Jésus, le joug de l'obéissance est lourd à nos épaules : courage, à la pensée que vous ne le portez pas seuls. Le Sauveur le soulève de ses membres délicats. L'ouvrier, c'est le Cyrénéen, la croix, c'est l'obéissance, gravissez avec votre Dieu la montagne du travail.

Oui, le travail est un Calvaire semé de pierres, jonché

1—Luc, II, 40.

d'épines, et d'une pente rapide. Que de fatigues y subir ! Que de sueurs répandre ! Que de blessures recevoir ! Lorsque, le soir, vous rentrez sous vos toits, épuisés d'une longue journée, n'êtes-vous pas étonnés d'avoir fait tant de chemin au milieu de tant de difficultés ? Pourtant, il faut recommencer le lendemain, il faut vous courber sur l'enclume et amollir le fer du marteau, il faut frapper le bois de la hache, le polir du rabot et le façonner de mille manières diverses, il faut vous pencher sur le cuir, le faire passer par tant de combinaisons et lui donner tout son lustre, il faut tisser la toile et la rendre forte et serrée, il faut tailler la pierre du ciseau et l'ajouter à tant d'autres. Mes Frères, ne continuons pas l'énumération des multiples occupations de métiers, qu'il suffise de dire qu'il n'en est pas un qui n'ait son ennui, sa souffrance. Combien sont tombés victimes d'une maladie engendrée dans la misère du travail !

Ouvriers, frères de Jésus, courage ! Un Dieu est à la peine. Vous souffrez, il souffre, et dans sa boutique il vous prêche la patience. Il est jeune, mais, il a déjà excité l'étonnement, captivé l'admiration des docteurs dans les parvis du temple, *stupebant omnes qui eum audiebant* [1] ; il est la source même de toute science : qu'est-ce que peut lui montrer son patron ?

Ah ! c'est ici surtout qu'il ressemble à l'ouvrier : docile aux instructions de Joseph, il se livre à un pénible apprentissage. On pourrait en douter. Comment lui, l'inspirateur de tous les arts, n'apprend-il un métier qu'avec le temps et au milieu de difficultés ? St-Thomas a répondu à cette question : L'union de la nature humaine et de la nature divine, dit-il, lui donne l'intuition de la vérité infinie, la possession de l'amour infini, la jouissance de la beauté infinie ; mais, elle n'empêche pas dans sa raison le développement de la connaissance expérimentale, l'effort de la volonté, les fatigues du corps, le travail et la douleur. [2]

---

1 Luc, II, 47.
2—Somme, 3e P., Quest XV.

Tel est le plan de l'Incarnation de Jésus, qu'il veut être l'homme tout entier avec ses faiblesses, sa misère et sa mortalité ; de sa divinité il ne retient que l'affranchissement du péché et de l'imperfection.

Encore une fois, Jésus compte sur le temps pour parfaire un ouvrage, ce qu'il peut créer d'une seule parole, il consent à ne le faire que progressivement. Admirez sa persévérance, qu'elle soit aussi la vôtre, c'est la garantie du succès.

Je le sais, l'œuvre coûte vos heures, elle prend vos années, ne vous laisse que peu de loisirs, vous dispute même votre repos. Contemplez le divin Ouvrier de Nazareth, et courage ! Lui aussi est condamné à tourmenter un long temps une matière grossière et rebelle, son front est aussi ruisselant d'une poussière humide, ses mains se sont meurtries à l'outil, son souffle est haletant de fatigues, ses veilles se consacrent aux exigences de ceux qui attendent l'achèvement de l'ouvrage, et cette habitude de travaux considérables se continue durant trente ans. N'est-ce pas que votre condition est douce en comparaison de la sienne ?

Qu'est-ce donc qui soutient sa patience et l'anime à plus d'ardeur ? C'est la charité, c'est la charité envers ses parents et patrons. Il aime Dieu son Père, toutes ses attentions sont dirigées par le désir de lui être agréable, et aussi il aime ceux qui l'ont reçu sous leur tutelle et se plaît à répandre autour de lui une atmosphère de paix, de douceur, de joie.

Quel intérêt il prend à la réussite de leurs entreprises ! Toutes ses pensées y concourent et toutes ses forces y sont dépensées. La famille est pauvre, le pain qu'elle met sur la table est le gain du jour : oh ! combien de fois Jésus se rend le témoignage que la nourriture qui conserve et fortifie Marie et son époux est le produit de son travail ! Un panégyriste de la sainte Famille entre dans un détail très touchant : " Lorsque le bon Joseph fut avancé en âge, dit le Père Montsabré, et que ses mains trop faibles fléchirent sous le poids du travail, Jésus ne voulut pas qu'il se fatiguât

davantage ; tout seul, vaillant à l'ouvrage, il devint le seul soutien du pauvre ménage. Je n'ai pas vu cela, personne ne me l'a dit, mais mon cœur le devine."

La charité est du ciel, aussi elle ne se contente pas d'être bienfaisante pour le corps, elle ravit l'âme et lui assure le bonheur suprême. Jésus brûle de l'amour des âmes, il est venu pour les enlever à la terre et les établir dans le séjour de sa gloire. Il commence son apostolat près de l'établi ; Marie et Joseph sont à l'école de la sainteté, des lèvres mêmes de Dieu ils cueillent les leçons de l'éternité, sur sa conduite ils édifient le monument de leurs vertus.

Ouvriers, pourquoi refuseriez-vous de reproduire en vous les traits d'une si grande charité ? Oui, charité envers vos patrons : que le temps soit employé scrupuleusement, que votre attention soit toute à l'ouvrage, et que votre habileté n'y soit pas ménagée. D'ailleurs, votre intérêt l'exige, le bien du patron est le bien de tous et de chacun, celui qui remplit les moindres offices profite de la prospérité de la maison.

Charité envers vos compagnons de travail. Oh ! que c'est triste lorsque l'atelier est un foyer de haînes, de jalousies et de discordes interminables ! Que c'est encore plus triste lorsqu'il est un enfer d'où s'exhalent tant de blasphèmes, lorsqu'il est un lieu de corruption où les conversations déshonnêtes, les mauvais exemples et les sollicitations perverses flétrissent la fleur de la jeunesse ! De grâce, ranimez votre courage dans les tentations à la vue du très tendre, très aimable et très chaste ouvrier de Nazareth.

Charité envers vos familles : Voyez dans vos travaux la source des plus douces jouissances pour les vôtres, tirez de la tempérance cette vertu domestique qu'on appelle l'économie, répondez par une inaltérable affection aux soins d'une épouse dévouée, édifiez la vie de vos enfants sur le fondement de vos vertus, en un mot, soyez exemplaires, et vos bons conseils pénétreront plus facilement dans les âmes qui

vous sont confiées, et produiront les fruits les plus excellents. Oh ! que la société serait heureuse si toutes les familles étaient la copie de Jésus, Marie et Joseph ! Est-ce après tout impossible à nos familles canadiennes dont la foi est si grande, la piété si vive ?

La piété est en effet un flambeau qui éclaire nos pas et les dirige dans la voie droite ; dans l'esprit elle porte la lumière qui nous montre notre devoir, dans le cœur elle allume cette flamme qui nous échauffe et nous anime à son accomplissement.

Jésus veut faire de vous des ouvriers parfaits, c'est pourquoi, toujours pour vous servir de modèle, il manifeste cette belle vertu de piété. Qu'il est beau cet Ouvrier suspendant ses travaux et livrant son corps et son âme exclusivement à la prière ! Ses genoux affaiblis du poids du jour fléchissent devant son Père qui est aux Cieux, ses mains gardant l'empreinte de l'outil se croisent avec ferveur, son œil brille de l'amour divin, toutes ses aspirations s'échappant comme d'un foyer embrasé s'élancent vers le ciel. Je l'entends murmurer les psaumes sacrés, il prie pour la rédemption d'Israël, il prie pour le salut des nations, nos noms passent par ses lèvres brûlantes : il demande pardon pour nos péchés, il implore la grâce pour nos faiblesses, il recommande au grand Ouvrier du monde les ouvriers de la terre, et à une distance éloignée, des siècles à l'avance, il fait descendre sur eux et leurs familles les célestes bénédictions qu'il a méritées par les fatigues de sa vie laborieuse.

Trève aux occupations humaines, il franchit le seuil de la boutique, le voici en marche, il suit un rude sentier : c'est la fête de Pâques, ses parents, comme tous les Juifs pieux, font le pèlerinage de Jérusalem, il les accompagne, il vient dans son temple adorer le Dieu d'Abraham, de Jacob, de David. Quel parfum de piété s'exhale de toute sa personne ! Quel recueillement dans son attitude ! Oh ! il se sent dans la maison du Seigneur, et veut nous apprendre tout le respect,

toute la crainte, en même temps toute la confiance et tout l'amour dont nous devons être remplis lorsque nous sommes en présence de la divine Eucharistie. Est-il éloquence plus persuasive ?

Ouvriers, la prière de l'artisan Jésus vous indique la source où puiser le courage dans vos labeurs. Le matin annonce-t-il une journée chargée de fatigues et d'ennuis, priez : que la rosée du ciel rafraichisse vos membres. La tâche est-elle pleine de difficultés, priez Celui qui a dit : C'est moi qui mets ma sagesse dans l'âme de tout habile ouvrier, *in corde omnis eruditi posui sapientiam.* [1] Votre orgueil se révolte-t-il contre tout commandement, souffrez-vous des exigences d'un patron, êtes-vous victimes d'une injustice qui vous dispute un salaire mérité, priez Celui qui s'est posé comme votre modèle : Apprenez de moi à être doux et humble de cœur ; [2] et il rendra doux vos sentiments, il relèvera votre courage abattu, il vous fera des jours meilleurs, plus prospères. Que le dimanche vous rappelle le pélérinage de Jérusalem et vous voie prosternés sur le pavé de l'église. La piété de Jésus se reproduisant en vous établira dans vos ateliers et dans vos demeures la sérénité sans nuage et les joies sans mélange de Nazareth.

Mes Frères Ouvriers, c'est bien votre devise qui brille en tête du programme de cette fête : *Labor omnia vincit*, elle dit vos combats et vos victoires. Le travail vainc tout : quelles preuves plus éclatantes en voulez-vous que les progrès accomplis en notre siècle ? Le travail vainc tout : les hauts édifices qui dominent nos villes sont des trophées élevés à sa gloire. Le travail vainc tout : la finesse des tissus qui fait oublier la grossièreté de la matière première, le perfectionnement du confortable qui diminue la part de nos souffrances lui rendent grâces. Le travail vainc tout : notre grand fleuve devenu navigable de l'Océan aux mers de l'Ouest, cette cein-

1—Exod., XXXI, 6.
2—Matth., XI, 29.

ture de voies ferrées qui relie les deux extrémités de notre continent : est-il témoignage plus vrai, plus évident de ses succès ? Le travail vainc tout : l'invention et le fonctionnement de machines donnant plus de facilité à l'exécution de l'œuvre, et par suite soulevant le fardeau de l'ouvrier, allégeant aussi la charge de l'agriculteur, lui acquièrent la reconnaissance de l'humanité.

Bénissez la Providence, Mes Frères ouvriers, de vivre dans un temps où le travail jouit de l'expérience, des recherches et des découvertes d'un passé de soucis, de larmes et de fatigues. Bénissez la Providence d'assister au triomphe du travail sorti du champ de bataille meurtri de coups, couvert de poudre, mais déployant aux vents du ciel l'étendard où étincellent, comme l'or aux rayons du soleil, ces mots glorieux : *Labor omnia vincit*, victoire au travail !

Ne croyez pas toutefois à l'issue définitive de la lutte, vous serez encore aux prises avec les difficultés de votre état ; mais, dans la mêlée ne perdez pas de vue votre divin Chef, l'honneur de combattre à ses côtés soutiendra votre vertu, et l'exemple de son habileté vous apprendra l'usage de vos armes : heureux serez-vous d'être les humbles soldats dans l'immense armée des travailleurs commandée par Jésus-Ouvrier !



Imprimé par L. Brousseau, Québec.